

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

Michel Prigent

Histoire de la France littéraire

Tome 2

Classicismes
XVII^e-XVIII^e siècle

DIRIGÉ PAR

Jean-Charles Darmon, Michel Delon

SBD-FFLCH-USP



315723

Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre



QUADRIGE / PUF

Espaces de la République des Lettres : des cabinets savants aux salons mondains

Emmanuel BURY

La communication littéraire à l'âge classique repose sur un paradoxe : en effet, durant toute l'époque moderne, la taille réelle du public concerné par cette activité est demeurée restreinte, au regard de la population globale. Pour la France seule, on estime à huit ou dix mille personnes le public mondain réellement touché par la littérature en plein classicisme, sur un chiffre global de vingt à vingt et un millions d'habitants. Si l'on en croit A. Viala, l'activité des salons à la fin du XVII^e siècle mobilise environ sept cents personnes, dont une centaine d'écrivains. À l'échelle européenne de la République des Lettres, l'activité académique et savante a sans doute regroupé moins d'un millier de « citoyens » (les *Mémoires* de Nicéron, composés entre 1727 et 1743, recensent 732 noms d'*hommes illustres*). D'autre part, l'histoire du livre nous apprend que dans les années 1640-1650, à raison d'un tirage moyen de 1 000 à 1 500 exemplaires, les presses parisiennes produisent au plus un million de livres par an (H.-J. Martin). L'univers dont il va être question dans les pages qui suivent est donc quantitativement très limité. Pourtant, son rayonnement culturel et les idéaux qu'il a construits ou sur lesquels il s'est fondé ont orienté et nourri en profondeur la conception que la France moderne s'est faite de l'activité littéraire et de ses valeurs, au moins jusqu'au seuil du XX^e siècle.

Étudier un tel domaine revient à nous situer aux confins d'un espace réel – les cabinets savants, les académies, les salons mondains – et d'un espace symbolique – le lieu d'échange que constituent les correspondances, le genre littéraire du dialogue, les souvenirs contenus dans les mémoires et dans les *ana* ; les « lieux » de la communication lettrée ressortissent donc à la fois d'une enquête socio-historique sur les espaces concrets et d'un questionnement rhétorique sur les textes qui mettent en scène ces espaces. Il conviendra de commencer par un rapide passage en revue des sources qui permettent d'en retracer la cartographie, particulière.

LE PROBLÈME DES SOURCES

La difficulté qu'il y a à saisir les espaces concrets de la vie littéraire à l'âge classique tient à l'hétérogénéité des témoignages et des sources dont nous disposons. Pour l'essentiel, il demeure surtout des témoignages indirects, comme les correspondan-

ces ou les mémoires, voire les évocations idéalisées par le roman – comme chez Mlle de Scudéry ; certains textes ne sont pas dénués d'esprit satirique comme les *Historiettes* d'un Tallemant des Réaux ; les lettres d'un Peiresc, d'un Chapelain ou d'un Voltaire nous font percevoir, de loin, et à travers le prisme de l'amitié ou de la polémique, les lieux où l'on débattait des questions à la mode, dans le domaine savant, philosophique, scientifique ou littéraire. Celles d'un Balzac, d'un Voiture, et plus tard celles d'une Mme du Deffand ou d'une Julie de Lespinasse offrent une ouverture plus nette sur les milieux proprement « mondains » ; mais le partage n'est pas toujours significatif (Balzac correspond avec Descartes, Chapelain avec l'érudit hollandais Nicolas Heinsius, on voit d'Alembert chez Mme du Deffand). Avant la généralisation du périodique savant, si caractéristique de l'âge des Lumières, les réseaux qu'il convient d'étudier pour restituer la vie intellectuelle de l'époque ne nous sont donnés que partiellement, et selon les hasards de la conservation des sources. Le travail sur les fonds manuscrits – tel le fonds Dupuy de la BNF, ou les recueils Conrart à l'Arsenal –, l'histoire concrète du livre et du statut de la « publication » savante aux XVII^e et XVIII^e siècles sont autant de champs de recherche encore insuffisamment explorés, et chaque enquête ne permet que d'apporter des conclusions partielles.

Les correspondances sont naturellement la première source où il faut puiser : qu'on songe à Voiture, témoin brillant de la vie littéraire de l'hôtel de Rambouillet, à Chapelain, qui étend son magistère au-delà des frontières ou au savant Ménage, qui appartient à la fois au monde des savants et à l'univers mondain des salons. De fait, l'art maîtrisé de la correspondance ouvre précisément la voie à cette magistrature éminente de l'homme de lettres, comme le savaient Érasme, Lipse, et, comme l'ont pratiqué, au XVII^e siècle, un Balzac ou un Chapelain, un Peiresc ou un GasSENDI : Voltaire affirmera son règne sur la République des Lettres grâce à cet art. L'intérêt pour les correspondances a d'ailleurs été perçu dès le XVII^e siècle, lorsque les premiers éditeurs de *corpus* épistolaires ont voulu conserver ainsi la trace de grands savants (Lipse, Casaubon) ou simplement lorsque la publication de soi par l'épistolaire a suscité des débats littéraires (querelle des *Premières lettres* de Balzac, en 1626).

Dans le domaine savant, la correspondance permettait avant tout d'affirmer son activité au sein de la République des Lettres, et de prendre place dans le réseau des savants dignes d'informer ou d'être informés des nouveautés littéraires, philosophiques ou scientifiques ; le caractère semi-officiel de ces textes, qui préparent l'avènement du périodique savant, ne dévoile l'univers privé de chacun qu'à travers le prisme d'un art soigneux de se divulguer selon des règles précises. Plus libre de ton, un autre genre a attiré l'attention des chercheurs, celui des *ana*. Les travaux de Bernard Beugnot ont attiré l'attention sur ce « berceau de l'histoire littéraire ». Là où la lettre rend compte sur un mode médiat de la conversation qui est au cœur de la République des lettres, les *ana* conservent un caractère documentaire plus « authentique », et témoignent d'une intimité plus débridée ; lorsqu'on peut comparer, comme dans le cas de Pierre-Daniel Huet, les *Huetiana* avec son *Commentarius* (« mémoires », 1718), on voit en effet l'écart qui est sensible entre le matériau brut et l'élaboration soutenue (d'autant plus que, dans ce cas, l'œuvre écrite avec soin

fait le choix de la langue savante, le latin). Il demeure intéressant de voir avec quel soin ces savants amateurs de miscellanées antiques (on songe à Aulu Gelle, à Plutarque ou à Athénée) deviennent à leur tour l'objet d'une mise en recueil qui obéit, *grosso modo*, aux mêmes principes esthétiques que ces lointains ancêtres.

Seuls les mémoires, non publiés alors, ou les nombreux recueils manuscrits – comme ceux de Valentin Conrart conservés à l' Arsenal – conservent des traces plus sûres de la sociabilité lettrée. Leur redécouverte au XIX^e siècle a été un des grands chantiers de l'histoire littéraire issue du romantisme : collection de mémoires (Michaud et Poujoulat), éditions des correspondances et des anecdotes (Monmerqué), études biographiques (Sainte-Beuve, dans ses *Lundis*, Victor Cousin sur *Mme de Longueville*, etc.). Il faut lire les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, ami et confident de Madame de Rambouillet, pour voir apparaître – en contrepoint des lettres de Voiture – une image vivante de cette « ruelle » et de ceux qui l'animent entre 1625 et 1650. *Le Recueil de choses diverses*, dans une autre perspective, retrace un saisissant tableau de la vie littéraire du siècle suivant, on puise sans cesse dans les *Mémoires* de Marmontel ou dans ceux du président Hénault, le fidèle ami de Mme du Deffand (Craveri, 1987). Ce type de trace a souvent privilégié l'accent mis sur les salons par les historiens de la littérature, dans la mesure où la littérature est précisément un des principaux sujets dont on y débat, et elle est souvent la seule trace qui en demeure.

Un autre type de document peut aussi nous éclairer sur la vie « littéraire » des siècles classiques, au moment même où s'affirment les tensions entre *res publica literaria* savante et espaces mondains ; ce genre appartient plutôt à l'ordre de la célébration, et il correspond aux prémisses de l'histoire littéraire : il s'agit des recueils de *Vies des hommes illustres*, à la façon de ceux de l'Italien Paul Jove (1577) ou d'André Thevet (1584). Thevet insiste, dans son avis *Au lecteur*, sur la place que méritent les « personnages doctes & lettrés » au côté des « Empereurs & vaillants Capitaines » (*Vie des hommes illustres*, 1584) ; on les trouve en effet au livre VI (t. 2, chap. 85 à 124). On est ici au cœur de la tradition humaniste qui vise à la promotion sociale du lettré, inaugurée en France par Guillaume Budé, relayée par l'Académie de Palais du temps d'Henri III, et qui, dans une certaine mesure, aboutira à la fondation de l'Académie française comme institution officielle (1635). Paul Jove avait même écrit spécialement un recueil d'*Elogia virorum literis illustrium* ; dans la même lignée, Jean-Jacques Boissard avait publié en 1597 cinquante *Icones* de savants illustres, et l'année suivante, Scévole de Sainte-Marthe donnait ses *Elogia Virorum doctrina illustrium*, qui seront augmentés en 1606 et traduits par Guillaume Colletet en 1644. Sainte-Marthe insiste souvent sur les qualités humaines que tel ou tel savant a illustrées, et qui lui ont valu l'estime de la communauté érudite. À la fin du XVII^e siècle, au moment où éclate la querelle des Anciens et des Modernes, il est significatif que paraissent encore des ouvrages de ce type, comme l'*Académie des Sciences et des Arts* d'Isaac Bullart (Bruxelles, 1682) ou, mieux encore, les *Hommes illustres* de Charles Perrault (1696-1700) qui prend ouvertement parti pour les « héros » français de la République des Lettres. Les *Éloges* de Fontenelle prendront le relais au seuil des Lumières, et, à la suite des recueils de Thomas Pope Blount

(*Censura celebriorum authorum*, 1690) ou d'Adrien Baillet (*Jugements des savans*, 1722), toute tradition aboutira aux *Mémoires* de Nicéron (1727-1743) qui restent, après les grands dictionnaires du siècle précédent (Moréri, Bayle) et les périodiques à vocation bibliographique (Le Clerc), une des sources essentielles de la prosopographie savante de l'âge classique.

Le problème est que ces diverses sources ne laissent qu'une image partielle – voire partielle – de ces espaces de la vie lettrée, salons, cabinets savants ou académies : la correspondance est, par nature, subjective, et les partis pris y sont de règle ; le caractère épictétique des *Vies* ou le caractère apologétique des mémoires adoptent aussi une perspective précise, qui peut laisser dans l'ombre certains aspects essentiels. Dans certains cas, comme dans celui des *Mémoires* de Huet (1718), la tonalité est teintée d'une nostalgie qui donne aux réalités considérées les reflets d'un âge d'or. Le même sentiment se dégage aussi de la lecture des romans : en effet, comme l'a montré naguère M. Magendie (1925), ceux-ci offrent une description euphorique et idéalisée de la sociabilité mondaine. Songeons ici au *Grand Cyrus* et surtout à la *Chérie* de Mademoiselle de Scudéry, dont les « conversations » reflètent les débats sérieux qui se tenaient aux « Samedis » de Sapho (C. Morlet-Chantalat, 1994). Marivaux lui-même donnera de « Mme Dorsin » (Mme de Tencin) une image souriante dans *La Vie de Marianne*. À l'inverse, le théâtre nous propose plutôt une vision satirique des salons : il suffit de songer aux précieuses décrites par Molière ou au salon de Cléonème dans *Le Misanthrope*.

Ce prisme déformant des sources tend des pièges aux historiens, qui sont parfois tentés de corriger l'image idyllique qu'elles nous lèguent et de réduire les mythes à une dimension plus humaine, comme, par exemple, pour le cas représentatif de l'atelier de Rambouillet (Krajewska, 1990) : l'examen méthodique des correspondances permet en effet de déceler les réseaux effectifs qui se constituent et les querelles qui sous-tendent certaines prises de position. On comprend mieux ainsi les tensions qui éclairent les attitudes de chacun dans telle ou telle querelle (au sujet des *Supposés* de l'Arioste, par exemple, ou bien la fameuse « querelle des comètes » entre Voiture et Benserade). Dans ce cas de figure, le risque de désillusion est le lot de toute enquête historique, car on en arrive facilement à un « envers de l'atelier de Rambouillet », qui offre un tableau aussi sombre après enquête qu'il semblait lumineux avant. À l'inverse, se contenter des croquis satiriques de la vie littéraire qu'offre le *Roman bourgeois* de Furetière (1665), ou des caricatures outrées que l'on trouve dans les textes écrits contre le savant Montmaur (*Le Parasite Mormon* de Surasin, *Le Barbon* de Balzac) risque de tromper sur la réalité de la vie savante telle de la *res publica literaria*, latine et française à la fois, telle qu'elle s'élabore à l'époque de Louis XIII. Le tableau polémique de la *Nouvelle allégorique* de Furetière (1668) doit donc être nuancé, ce que seule permet une étude globale des sources dont nous disposons.

En dernière analyse, un regard d'ensemble sur les différents types de sources donne conscience de la porosité de fait entre les milieux qui animent la « République des lettres » : des figures exemplaires comme celle de Chapelain, ou celle de Boileau, celles de Ménage ou de Huet plus tard dans le siècle, celles de Fontenelle, de Voltaire ou de Mme Du Châtelet attestent, dans la longue durée, des voies de

passage entre l'univers des savants, à vocation européenne, et l'univers des mondains, où s'élabore le projet plus proprement français d'une littérature moderne. Cette proximité explique que les structures de la vie mondaine et académique, cabinets savants et salons mondains, demeureront un relais essentiel de la communication lettrée jusqu'au cœur des Lumières.

REPÉRAGE DES LIEUX (1) : LES ESPACES « SAVANTS » AU GRAND SIÈCLE

Le plus célèbre des « cabinets savants » du XVII^e siècle est incontestablement celui de Pierre Dupuy (1582-1651) ; ce dernier, chargé de l'inventaire du Trésor des Chartes par Mathieu Molé en 1615, devient garde de la bibliothèque de Jacques-Auguste de Thou à partir de 1617, avec son frère Jacques (1591-1656), ce qui le conduit à s'installer à l'hôtel de Thou, rue des Poitevins, à côté de Saint-André des Arts (Pintard, p. 92-95). Même lorsque Nicolas Rigault lui cède la garde de la bibliothèque du Roi en 1635, il continue à habiter l'hôtel de Thou (jusqu'en 1645, où il s'installe rue de La Harpe, en apportant ses livres) : les deux frères y tiennent l'« académie putéane » (de 1617 à 1645, dans l'hôtel de Thou, puis rue de La Harpe jusqu'en 1656). Les réunions sont quotidiennes, en fin d'après-midi. De surcroît, Pierre Dupuy a voyagé en Hollande, où il a rencontré Hugo Grotius, Nicolas Heinsius, préparant ainsi le rayonnement international de son cercle, où sont reçus tous les savants étrangers de passage à Paris.

Le caractère de ce cercle ne doit cependant pas occulter un fait majeur, à savoir que dans la première moitié du siècle, la vie intellectuelle n'est pas encore centralisée à Paris, comme en témoigne l'inlassable activité de Claude-Nicolas Fabri de Peiresc (1580-1637) : ce dernier est un ami du chancelier Guillaume Du Vair ; il se fixe à Aix à partir de 1604. Lorsqu'il vient à Paris en 1605, il est accueilli par de Thou, par le savant jésuite Fronton du Duc, par les frères Sainte-Marthe, entre autres. Ses voyages en font un des ambassadeurs de l'érudition en Europe : il a en effet voyagé en Italie (1599-1602), et il visite à cette occasion la fameuse université de Padoue (1600) ; il voyage aussi en Angleterre (mai 1606 : Londres, Windsor, Oxford), avant de revenir en France *via* la Hollande (notamment à Leyde, où il rencontre Scaliger), en octobre 1606.

Nommé Conseiller au Parlement de Provence en juin 1607, il quitte sa province pour accompagner son ami Du Vair (qui est nommé garde des Sceaux en 1616) à Paris : il y restera jusqu'en 1623, mettant à profit son séjour pour fréquenter l'académie putéane. De retour à Aix en 1623, Peiresc y demeure désormais, en partageant son temps entre Aix et sa résidence de Belgentier. C'est alors qu'il noue une amitié durable avec Gassendi (1592-1655), qui réside alors à Aix (avant son départ pour Paris en 1641).

Si l'on revient à Paris, il convient d'évoquer la figure de Marin Mersenne (1588-1648) : après des études au fameux collège jésuite de La Flèche, puis à la Sorbonne (1609-1611), Mersenne est entré dans l'ordre des Minimes en 1611. Il revient à Paris en 1619, après avoir enseigné pendant cinq ans à la maison de Nevers (1614-

1619) : à partir de cette date, il s'installe au couvent de son ordre, Place Royale. Il ne demeurera pas constamment sédentaire, puisqu'il voyage aux Pays-Bas (1629-1630), en Italie (1644-1645), dans le Sud-Ouest de la France (1646-1647), ce qui lui donne l'occasion de rencontrer Fermat. Car, bien avant la fondation de l'académie des Sciences, Mersenne apparaît comme l'intermédiaire de tous les savants : Descartes, Roberval, Naudé, Huyghens, Le Vayer, Pascal, Fermat, Peiresc, et son ami très cher Gassendi. Dans toute l'Europe, il correspond avec Galilée, Torricelli, Ricci en Italie, Beeckman, Voet et Rivet en Hollande, Herbert de Cherbury en Angleterre, et c'est lui qui introduit Hobbes dans les cercles parisiens. Comme l'écrit Adrien Baillet, dans *La Vie de Monsieur Descartes* : « Peu de gens furent plus industrieux à satisfaire cette insatiable curiosité par des expériences de toutes manières, par ses propres méditations, et par des relations continuelles qu'il avait avec tous les savants et les curieux de l'Europe. Il s'était rendu comme le centre de tous les Gens de Lettres par le commerce continu qu'il entretenait avec tous, et tous avec lui. C'était à lui qu'ils envoyaient leurs doutes et leurs difficultés pour être proposées par son moyen à ceux dont on en attendait les solutions ; et lorsqu'il les avait reçues il les leur renvoyait faisant à peu près dans le corps de toute la République des Lettres la fonction que fait le cœur dans le corps humain à l'égard du sang. C'était à lui qu'aboutissaient toutes les nouvelles de littérature pour les répandre ensuite par tout le monde savant. On le consultait sur tout ce qui est du ressort de l'esprit humain : on lui communiquait tous les desseins afin qu'il en facilitât l'exécution ; et il mettait tout le monde dans les voies. Les Italiens le regardaient aussi bien que nous comme le *grand négociant* des Lettres, qui fournissait les provisions aux autres, et qui savait exiger d'eux ce qu'ils étaient capables de produire. Il avait heureusement jeté parmi les savants une émulation honnête pour les exciter à publier les vérités qu'ils avaient découvertes, ou à s'appliquer à la recherche de celles qui sont les plus cachées, et dont plusieurs ont été heureusement développées par ses innocentes intrigues. Lorsqu'il ne pouvait persuader ces grands génies à faire part de leurs travaux au public, il essayait de les y forcer, insérant dans ses livres ce qu'il apprenait par leur communication ; et il les trahissait en profitant de leurs lumières, pour les mettre hors d'état de pouvoir reculer. Par ce moyen il voulait leur faire entendre que ce qu'ils prétendaient cacher était déjà public ; et que ce qu'on demandait d'eux était à moitié fait... » (Paris, 1691, t. 2, p. 352-353).

Mersenne fait la connaissance de Gassendi pendant l'hiver 1624-1625 (pendant le second voyage de ce dernier à Paris), et c'est lui qui, après avoir attaqué Robert Fludd dans ses *Quaestiones in Genesim* (1623), encourage son nouvel ami à prendre la défense contre celui-ci, dans un ouvrage qui paraît en 1630 grâce aux bons soins de La Mothe Le Vayer : *Epistolica exercitatio, in qua Principia Philosophiae Roberti Fluddi attinguntur* (Paris, Cramoisy, 1630). R. Lenoble a bien mis en lumière l'activité de Mersenne comme « secrétaire de l'Europe savante » (*Mersenne et la naissance du scientisme*, 1942, p. 35-36 et p. 581-603) ; un autre minime, Hilarion de Coste (1595-1661), qui fut un élève de Mersenne, a décrit les amitiés savantes de son maître dans *l'Histoire catholique où sont décrites les vies des dames et des hommes illustres qui, par leur piété ou sainteté de leur vie, se sont rendus recommandables* (Paris, 1625). À partir de 1630, Mersenne fréquente l'académie putéane ; c'est dans ce cadre qu'il introduit

Thomas Hobbes lors de sa venue à Paris en 1636. Son souci de fédérer les efforts des savants le conduit à fonder une *academia parisiensis* en 1635 (qui annonce la future académie des Sciences) ; de fait, Mersenne rêvait d'une Académie internationale au moins depuis 1623 : « Je voudrai que nous eussions une telle paix que l'on put dresser une Académie non dans une seule ville comme l'on fait ici et ailleurs, mais sinon de toute l'Europe, du moins de toute la France, laquelle entreprendrait ses communications par lettres, qui seraient souvent plus profitables que les entretiens où l'on s'échauffe souvent trop à contester les opinions que l'on propose » (Lettre à Peiresc, 15 juillet 1635).

Même si son rayonnement est incomparable, Mersenne est loin d'être un isolé dans ce goût pour la promotion des savoirs : on pourrait citer encore le personnage complexe de Pierre Bourdelot (1610-1685), qui fut abbé (1634) avant de devenir médecin de la Faculté de Paris (1642) ; entré au service du Prince de Condé à partir de 1638, il est appelé ensuite auprès de Christine de Suède (1651) ; après le départ de celle-ci pour l'Italie, Bourdelot revient au service du Grand Condé, à son retour en France, en 1653. Il fréquente l'Académie de Habert de Montmort et, surtout, il rassemble, chez Condé, des savants de tous ordres : médecins (Pecquet, Dodart, Sténon, Lemery), philosophes (La Mothe Le Vayer, Gassendi), physiciens et mathématiciens (Mariotte, Roberval)... ; on connaît l'activité de ce cercle grâce à Le Gallois, qui a publié en 1674 les *Conversations académiques tirées de l'Académie de M. Bourdelot*, et qui atteste la *libertas philosophandi* qui y était de mise : « On n'y épouse aucun parti, Aristote n'y est pas moins écouté que Descartes et Gassendi. On n'y rejette point Raymond Lulle, ni Paracelse, ni Hobbes. »

Le caractère mondain de cette activité savante est un trait caractéristique des années 1660-1670 ; on vient de citer Habert de Montmort (Henri-Louis, 1600-1679) : ce maître des requêtes réunit chez lui une académie privée consacrée surtout aux sciences de la nature ; il y accueille notamment Gassendi, mais il passa, dès les années 1650, pour un promoteur de la doctrine cartésienne. S'il est vrai que les statuts de son académie ne sont définitifs qu'en 1657 (le règlement fut établi par le médecin Samuel Sorbière [1615-1670], traducteur de Hobbes en 1649 et Du Prat [cf. Sorbière, *Lettres et discours*, 1660], et que la séance inaugurale date du 18 décembre 1658, il reçoit chez lui dès 1635 l'Académie française ; il prend plaisir à se mêler aux controverses de mathématiciens, avec Mersenne, Roberval, Le Pailleur ; son hôtel de la rue Sainte-Avoye s'ouvre une fois par semaine à des hôtes aussi divers que Chapelain, le médecin Guy Patin, Étienne Pascal, le P. Petau, pour ne nommer que les plus illustres. La liberté philosophique qui régnait dans ce cadre s'explique sans doute par la protection indirecte du cardinal César d'Estrées, qui était aussi protecteur de la société qui s'assemblait chez Michel de Marolles (1600-1681). Dans ses *Mémoires*, Marolles atteste l'existence de ce genre de réunion dès la fin des années 1610 : « Sans sortir de mon logis, j'y eus en divers temps l'entretien et les bons exemples que me donnèrent, pour l'amour des lettres, Jean-Baptiste de Crosilles, depuis abbé de La Couture, Jean de Lingendes, prédicateur illustre, depuis évêque de Sarlat & de Mâcon, & Isaac Habert, docteur en théologie, depuis théologal de Paris, et évêque de Vabres. D'ailleurs, je voyais fort souvent deux professeurs célèbres en philosophie, Frey, et Du Val qui avait enseigné à Lisieux avec tant de

réputation, l'un et l'autre de mes bons amis. Au couvent des Jacobins, j'allais visiter Messire Nicolas Coëffeteau évêque de Dardanie & administrateur de Metz, et le R. Père des Landes, depuis évêque de Triguier ; et aux Jésuites du Collège de Clermont, les célèbres Pères Fronton du Duc, Jacques Sirmond et Denys Petau, le dernier que je connus par le moyen de son frère le Chartreux, et les deux autres par les habitudes fréquentes qu'avait auprès d'eux M. de Crosilles mon bon ami. Quant à la connaissance de M. Coëffeteau, je la dois à celle du R. Père des Landes qui était de notre province, et chéri de longue main dans notre famille. Ce fut aussi dans le même logis que je vis la première fois Monsieur de Saint Amant, qui s'est acquis tant de réputation par ses beaux vers, ayant composé dès lors son poème de *la Solitude*, qui fut reçu avec tant d'applaudissement » (*Mémoires*, t. 1, p. 40).

Dans un autre ordre, plus volontiers tourné vers la « vulgarisation » des savoirs, le médecin Théophraste Renaudot (1586-1653) appartient pleinement à ce chapitre de notre histoire intellectuelle : après avoir fondé *La Gazette* (à partir du 30 mai 1631 ; cette parution était hebdomadaire, tous les samedis, en 4 pages in-4^e), il lance les conférences du Bureau d'Adresse à partir de 1633 (elles se tiennent le lundi), qui dureront plus de vingt ans. On en conserve la trace grâce aux *Conférences* qui furent publiées de 1633 à 1642 ; à bien des égards, cette publication est à l'origine du *Journal des Savants* (qui paraîtra à partir de 1665).

Il ne faudrait pas croire que cet engouement mondain ne fut le fait que d'un souci de vulgarisation, car de véritables savants prenaient plaisir à animer de petits cénacles, comme Nicolas Bourbon (1574-1644), qui était professeur d'éloquence grecque au Collège Royal, et qui reçoit dans sa chambre de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, à partir de 1630. L'érudit Gilles Ménage (1613-1692) après avoir fréquenté le cabinet des Dupuy (avant 1640), et l'hôtel de Rambouillet (en 1639), s'installe au cloître Notre-Dame, à partir de 1652, où il reçoit le mercredi (d'où le nom de « Mercuriales » donné à ses réunions) ; on pourrait citer aussi Louis Chanterau-Lefebvre (1588-1658) qui anime ses séances du mardi, en 1655, ou, plus tard dans le siècle, le cas exemplaire de Melchisédech Thévenot (1620-1692), bibliothécaire du Roi de 1684 à 1692, qui renoua avec la tradition des frères Dupuy en animant des réunions savantes dans ce cadre (voir la *Bibliotheca thevenotiana*, 1694). Dans le domaine spécifique des Belles Lettres, l'abbé d'Aubignac (François Hédelin, 1604-1676) organise une académie privée à partir de 1654 (« Académie des Belles-Lettres », que ses ennemis baptisèrent « académie des Allégories »), mais qui ne fut officielle qu'à partir de 1663, au moment même où Boileau et Furetière se brouillent avec le savant abbé.

Aux confins des académies privées et des salons, il conviendrait de mentionner enfin l'académie du président de Lamoignon (dont le projet fut formé dès 1659, mais mis réellement sur pied en juillet 1667) ; les réunions avaient lieu chaque lundi (de cinq à sept) ; on y retrouve médecins, hommes de lettres et philosophes : Guy Patin, Rapin, Pellisson, Boileau, Fleury, et les cartésiens Rohault, Clerselier, Hardemoy y fréquentent. Comme l'écrit Antoine Adam : « Tout le groupe était hostile au ministère, et plus particulièrement Colbert. La plupart de ses membres étaient à la fois cartésiens et chrétiens, et rêvaient de réformes politiques où la

Raison était d'accord avec les exigences chrétiennes contre les abus, la tyrannie et le réalisme politique » (Ouv. cit., t. 3, p. 15).

L'IDÉAL DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

Pour comprendre cet engouement des milieux mondains et savants pour l'échange intellectuel et la curiosité des nouveautés, même dans les domaines les plus nouveaux de la science, de la théologie ou des lettres, il faut revenir rapidement sur un concept clé de la vie intellectuelle, dans toute l'Europe des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles : celui de « République des Lettres ». L'usage de ce terme est devenu aujourd'hui familier à tout chercheur qui consacre ses études à cette période de l'histoire intellectuelle de l'Europe moderne ; il a été remis notamment à l'honneur par les nombreux travaux sur l'univers intellectuel des Lumières (D. Roche, 1978), et il renvoie à un complexe subtil où s'entrecroisent topiques littéraires, procédures savantes, réseaux concrets d'échanges et de *communication*, de l'idéal le plus abstrait de *commercium litterarium* à la réalité la plus matérielle (diffusion des livres, des périodiques et des idées, par le biais notamment des correspondances savantes). Depuis les travaux pionniers de Paul Dibon, l'existence de ce champ spécifique est devenue perceptible pour tout historien des idées et de la vie littéraire : le paysage de la République des Lettres est l'arrière-plan familier des grandes synthèses d'histoire des idées qui ont, depuis plus de cinquante ans, charpenté notre représentation de l'espace culturel de l'Europe classique. Depuis le livre de Paul Hazard, consacré à la « crise de conscience européenne » (1935), depuis la thèse de René Pintard éclairant avec mille nuances le monde du « libertinage érudit » (1943), nous sommes accoutumés à ce décor qui a souvent servi, à propos d'études monographiques sur tel ou tel auteur plus proprement « littéraire » ou « philosophique », de point de départ ou d'arrière-plan commode. Même les spécialistes d'histoire des sciences jugent désormais nécessaire la prise en compte de ces institutions, de ces formes du savoir et de sa diffusion (Hahn, 1971, Stroup, 1990).

En plein cœur de la période qui nous intéresse ici, Pierre-Daniel Huet (1630-1721) est le parfait témoin de la vie de cette République des Lettres en France ; éditeur d'Origène, mais aussi théoricien du roman et ami de Mme de Lafayette, membre de l'Académie de Caen et poète scientifique à ses heures (en latin), Huet réunit en lui tous les genres de curiosités qui font un digne « citoyen » de la *res publica litterarum*. Lorsqu'il évoque la disparition de son ami Ménage (1692), il se remémore le « commerce littéraire » qu'ils ont constamment entretenu, en décrivant ce double commerce de l'esprit et du cœur, où la quête érudite semble bien avoir part égale avec la confiance intime, illustrant parfaitement les sentiments qui caractérisent les relations dans l'espace savant des siècles classiques, où se mêlent sérieux du savoir et plaisir de la connivence amicale : « Quand j'eus perdu ce juge et ce compagnon de mes études, je ne trouvais plus personne que je pusse consulter sur des points douteux ou à qui je pusse franchement ouvrir mon cœur. Parlerai-je de sa politesse, de son urbanité, de l'agrément de son esprit et du sel de sa conversation ? Aussi, quand je pense au plaisir que j'ai goûté pendant plusieurs années

dans sa société, plus le souvenir m'en est délicieux, plus la perte m'en est amère. Ce fut une sorte de consolation pour moi qu'il eût suivi mon exemple en laissant, comme moi, sa bibliothèque à la maison professe des jésuites » (*Mémoires*, p. 146-147).

La sphère de liberté que l'amitié savante ouvre, face aux attentes et aux obligations de la *res publica*, permet donc, non seulement le plaisir d'être ensemble et de tirer profit d'un loisir lettré, mais aussi l'occasion d'une spéculation qui prend le temps de se déployer, sans obligation immédiatement utilitaire : de surcroît, l'univers d'une *doxa* « alternative », partagée dans le cadre de la relation amicale, permet l'émission d'hypothèses inédites, voire interdites. La déclaration d'amitié est, en quelque sorte, un blanc seing pour esquisser une démarche nouvelle, émettre une idée « dangereuse » ou défendre une position inédite. En fuyant le contexte de la *disputatio* réglée, qui organise d'ordinaire le débat savant (notamment dans le cadre universitaire), l'amitié permet, sans renier pour autant les convictions et les prises de positions réelles, de chercher un lieu idéal de conversation.

De fait, tous ces savants semblent partager une réelle volonté de « court-circuiter » les réalités institutionnelles, religieuses et politiques ; et cela est d'autant plus sensible que la République des Lettres est, depuis ses origines, une conquête continue et sans répit possible face à des situations de conflits (militaires, confessionnels, juridiques) et des affirmations de corps : dans les premiers cas, faut-il évoquer les épisodes historiques contemporains de Pétrarque, d'Érasme, de Lipse et Casaubon, ou, plus tard, de Bayle et de Voltaire ? Entre les tensions du schisme, l'avènement de la Réforme, l'explosion des guerres de religion, sans parler plus tard de la Révocation de l'Édit de Nantes ou de la guerre de Succession d'Autriche, il est frappant de voir s'affirmer, avec une rare constance, la nécessité d'une République des Lettres dont les réseaux, les amitiés, les préoccupations en général subvertissent ou contrecarrent les logiques propres du champ politique, diplomatique et religieux. L'idéal d'une communauté humaine unie autour du savoir se trouve explicitement énoncé, au seuil du XVII^e siècle, par Francis Bacon (1561-1626), qui est formé par l'humanisme mais qui est aussi promoteur de savoirs nouveaux, « techno-scientifiques » : il insiste notamment sur la valeur de l'amitié dans la quête du savoir, aussi bien dans ses *Essais* que dans *L'Avancement des sciences*, avant que la description utopique de la *Nouvelle Atlantide* ne prenne le tour fortement politique d'une véritable communauté savante tournée entièrement vers le progrès des sciences. L'amitié a selon lui une valeur heuristique et, au rebours, le savoir a des conséquences directement philanthropiques : dans l'essai XXVIII, « De l'amitié », il explique par exemple en quoi l'amitié est bienfaitrice pour l'intelligence, car la conversation permet de clarifier les idées, et l'homme devient plus sage « à causer rien qu'une heure plus qu'à méditer toute une journée ». D'autre part, la connaissance sera présentée, dans *L'Avancement des sciences*, comme un moyen de rapprocher les hommes entre eux : comparé à Orphée et au pouvoir magique de sa lyre, le savoir devient la condition d'une société paisible et harmonieuse. Cette insistance sur la réciprocité des liens entre science et amitié, qui se favorisent mutuellement, fonde donc une topique qui jouera encore pleinement au cœur de l'idéologie savante des Lumières. Le XVIII^e siècle verra en effet s'épanouir, notamment avec le développe-

ment des loges maçonniques, la continuation de cet idéal qui transcende les cadres institutionnels, au nom d'un savoir partagé et des lumières d'une raison humaine universelle, placés sous le signe de l'amitié ; seul le goût du secret est en rupture avec l'effort constant de vulgarisation qui a caractérisé la République des Lettres « classique », même si on sait bien aujourd'hui que la dissimulation était une stratégie coutumière des libertins érudits (Cavaillé, 2001).

Dans un cadre plus volontiers institutionnel, la multiplication des académies de province au XVIII^e siècle, directement centrées sur la promotion des sciences, est à l'évidence un héritage direct de l'idéal savant de la *res publica litterarum* : reconnues officiellement par l'État (par lettres patentes), comme les compagnies parisiennes, elles seront plus de trente en 1789. Un point majeur est sans doute la forte implication d'une noblesse éclairée dans leur édification, qui étend ainsi la pensée des Lumières hors des cercles « professionnels » du savoir : on retrouve ainsi l'osmose qui caractérisait les espaces mondains depuis le XVII^e siècle. Toutefois, une évolution est sensible : les centres d'intérêt notamment, avec l'accent mis sur la réflexion sur la société ou sur le souci de progrès technique modifient l'horizon d'attente qui était le propre de la République des Lettres auparavant. C'est peu à peu le divorce qui s'opère entre les champs du savoir, et la spécialisation de ceux-ci, et ce sera sans doute une des causes majeures de la dissipation de cet idéal à la fin du siècle et, plus encore, au lendemain de la Révolution française.

L'ESPACE « FÉMININ »

SALONS, RUELLLES ET CABINETS

Les termes précis pour désigner les espaces concrets de la mondanité sont nombreux à l'âge classique : cependant le mot même de « salon », venu de l'italien, n'est pas employé au XVII^e siècle ; on parle plus couramment de « ruelle », de « compagnie », ou de « commerce » ; l'ambiguïté même de la notion de « grand monde » recouvre parfois ce que nous entendons aujourd'hui lorsque nous parlons de salons. Il convient donc de déterminer à quel espace réel une telle appellation renvoie, dans une large échelle de nuances entre le domaine proprement social, voire politique, et la sphère privée qui s'élabore précisément pendant cette période, si l'on en croit les historiens des mentalités ; il convient ensuite de dégager quelles sont les principales fonctions d'un tel espace.

Le caractère élitiste, fermé et aristocratique des salons du Grand Siècle, où il faut parfois attendre longtemps avant d'être reçu, explique sans doute la difficulté réelle que nous avons aujourd'hui à bien les connaître. Les manifestations qui en demeurent sont parfois très codées, et posent de vraies énigmes au chercheur actuel lorsque la littérature en conserve des traces, celles-ci demeurent brouillées par le jeu de l'allusion et les effets de complicités disparues. Les historiens de la poésie mondaine, par exemple, sont souvent confrontés à de subtiles recherches contextuelles pour éclairer même les œuvres les plus fameuses : le cas de la *Guirlande de Julie* (1641), que les poètes fréquentant l'hôtel de Rambouillet avaient consacrée à

la fille de la marquise, à l'instigation du duc de Montausier, est exemplaire à cet égard.

Lorsqu'il ne demeure pas même ces traces indirectes, l'absence de documentation est souvent un obstacle pour la connaissance précise de lieux qui ont été très importants pour la vie littéraire de l'époque : ainsi, l'hôtel de Clermont, souvent évoqué par Chapelain en même temps que l'hôtel de Rambouillet, nous est très mal connu. On sait que Mlle Paulet, l'amie de Julie d'Angennes, y avait été recueillie, mais on ne peut guère en dire plus. Des manuscrits de l'Arsenal nous renseignent un peu mieux sur le salon de Mme des Loges, que fréquentait aussi Gaston d'Orléans, avant qu'elle ne se retirât en Limousin en 1629. On sait notamment qu'elle était proche du duc de Rohan, qui était alors le chef politique des protestants ; et ce fut elle qui fit le succès de Guez de Balzac à Paris, en donnant un écho favorable à la publication de ses premières lettres, en 1624.

Les historiens de l'architecture ont récemment mis l'accent sur l'invention de cet espace nouveau qu'est l'hôtel parisien : les lieux de réception s'y font plus spécifiques, plus intimes et plus familiers, qu'ils soient cabinets, chambres ou ruelles, contrairement à la grande salle d'apparat où l'on vient faire sa cour au Prince. L'espace du « cabinet » notamment, dont Alain Mérot a étudié l'élaboration, est plus propice à la lecture ou à l'entretien en petit comité : Mlle de Scudéry s'en fait le témoin dans ses romans, où elle se plaît à décrire de tels « ermitages ». Traversé par l'imaginaire littéraire, l'espace concret où se réunit la « compagnie » fait souvent l'objet des plus grands soins du maître ou de la maîtresse des lieux. Ainsi, Mme de Rambouillet fait construire son hôtel, rue Saint-Thomas-du-Louvre, selon ses propres plans. Elle y réside dès 1606, et y reçoit la bonne société au moins à partir de 1625. Tallemant des Réaux fera l'éloge de son goût exceptionnel de décoratrice (la fameuse Chambre bleue, qui crée une mode) et il insiste sur l'invention architecturale, qui est, bien sûr, un indice de magnificence et de luxe autant qu'une marque de bon goût. Mme des Loges habite elle aussi un hôtel bâti exprès pour elle rue de Tournon. Le prestige du bâtiment concourt donc directement au rayonnement d'un salon. L'hôtel de Nevers, où résident les Plessis-Guénégaud, a été bâti par Mansart ; à l'époque de la Régence, c'est un autre architecte de talent, Robert de Cotte (1656-1735), qui y décore le salon de la nouvelle propriétaire, Mme de Lambert. Quelques années plus tard, la décoration jaune et rouge du salon de Mme du Deffand, qui reçoit dans ses appartements du couvent Saint-Joseph à partir de 1747, est elle aussi restée célèbre, et connue de toute l'Europe. On constate donc que la recherche d'un nouvel espace symbolique de la sociabilité lettrée correspond bien à l'émergence d'un nouvel espace concret, ce qui incite à prendre en compte, pour mieux comprendre la vie littéraire, les apports de l'histoire de l'architecture et des arts décoratifs.

Au demeurant le « salon » n'est pas exclusivement lié au bâtiment urbain : les « compagnies » se déplacent volontiers à la campagne. Une lettre célèbre de Voiture au cardinal de La Valette évoque justement une fête que le cercle des Rambouillet avait organisée près de Montmorency, dans une résidence de campagne de Mme du Vignan (*Lettre* 10). On pourrait citer aussi le goût que le président Lamoignon, fondateur d'une académie privée, avait pour sa résidence de Bâville, où il recevait,

de façon plus détendue, ses amis : d'autres espaces sont donc ouverts, qui permettent d'infinies nuances à la sociabilité de l'âge classique. Les visiteurs de Voltaire chez Mme du Châtelet, à Cirey, ou les compagnies qui se retrouveront autour de d'Holbach dans sa résidence de Grandval, après 1750, prolongeront cette tradition de loisir intellectuel et champêtre. Une des protectrices de Rousseau, Mme Dupin, qui recevait la bonne société à l'hôtel Lambert, dans l'île Saint-Louis, est restée fameuse aussi pour ses réceptions à Chenonceaux. Cette ouverture correspond autant à l'ambiguïté même du lieu, qui est à l'intersection entre la sphère publique et la sphère privée, qu'à la diversité des personnes qui le fréquentent. La tradition des « jours » tend en effet souvent à isoler les groupes qui fréquentent tel ou tel salon : Mme de Lambert, par exemple, recevait les hommes de lettres et les artistes le mardi, et se consacrait aux gens du monde le mercredi. Julie de Lespinasse sera une des premières à rompre avec cette tradition, en recevant tous les jours ses amis philosophes (Condorcet), savants (d'Alembert, qui réside au-dessus de chez elle) et hommes politiques (Turgot), dans son salon de la rue de Bellechasse, après sa rupture avec Mme du Deffand (1764).

REPÉRAGE DES LIEUX (2) : LES ESPACES « MONDAINS » D'UN SIÈCLE À L'AUTRE

Un relais majeur de diffusion des nouveaux paradigmes de la littérature et des sciences, au côté des espaces savants des cabinets ou des espaces plus institutionnels des académies, est donc bien celui des « salons », où la liberté des savoirs nouveaux et les essais de poétiques inédites trouvent la protection de grands mondains, aristocrates détenteurs d'une « licence » que ne permettent pas les autres institutions du savoir, académies, université, ou, dans un contexte plus politique, la Cour elle-même.

Le plus célèbre des « salons » du XVII^e siècle est incontestablement celui de Mme de Rambouillet (Catherine de Vivonne-Savella, ~1580-27 décembre 1665) : alors qu'elle est encore mineure, elle achète dès 1599 l'hôtel de Halde, rue Saint-Thomas-du-Louvre, et lorsqu'elle entre en possession définitivement de celui-ci en 1604, elle le fait aussitôt démolir pour en faire bâtir un nouveau selon ses propres plans. Les réunions commencent à partir de 1613, et le cercle a été réellement actif jusqu'en 1650 environ ; après cette date, il demeurera réservé aux cercles des intimes, ayant perdu ses principaux animateurs (Julie s'est mariée avec Montausier en 1645, et tous deux partent pour la Saintonge en 1648 ; le marquis de Pisani – fils de la marquise – meurt à la bataille de Nördlingen en août 1645 ; enfin le marquis de Rambouillet meurt en 1652). Si l'on suit les analyses d'Antoine Adam (t. 1, p. 269-270), on y voit s'affronter le « triumvirat » Chapelain-Conrart-Balzac, opposé à Voiture et ses partisans, dans la querelle qui oppose les deux écrivains après 1640. Lieu de constitution d'une culture mondaine aussi bien que laboratoire de la nouvelle littérature, l'hôtel de Rambouillet a été sans doute le foyer véritable de ce qui allait devenir « l'école de 1650 », fondatrice, à bien des égards, de la future doctrine « classique », si tant est qu'elle ait vraiment existé : « Ce sera l'origine de

certaines controverses qui éclateront bien plus tard, après 1650, où l'on se jettera à la tête des amas de citations latines ou grecques, alors qu'il s'agit bien plus simplement de vieilles rancunes, et de passions partisans. Les trois critiques, dont toute l'œuvre semblait un effort contre le pédantisme, finiront par paraître des pédants à une génération qui avait appris de Voiture à ne pas les aimer » (Adam, *op. cit.*, p. 270).

L'influence de l'hôtel de Rambouillet s'est fait sentir sur d'autres cercles mondains, encore plus aristocratiques : Mme du Vigean par exemple reçoit les habitués de la Chambre bleue dans son château de Deuil-la-Barre ; son influence tient à ses protections politiques, car elle est une grande amie de Mme de Combalet, la nièce du Cardinal de Richelieu. Elle entretient aussi des liens avec l'hôtel de Condé (par l'intermédiaire du cardinal de La Valette) que fréquente Chapelain (il y lit un chant de la *Pucelle*). La marquise Louise de Clermont d'Entraignes reçoit Godeau dans son château de Mézières, près de Dreux. C'est elle, et ses filles, qui introduisent à l'hôtel de Rambouillet la belle Angélique Paulet (à partir de 1625). Dans l'entourage de Mme de Rambouillet, on compte aussi Mme de Sablé (Madeleine de Souvré, marquise de, 1599-1678), elle aussi amie des Condé, mais aussi des Arnauld ; son influence sur la vie littéraire des années 1660 sera déterminante, et elle poursuivra ainsi la tradition inaugurée rue Saint-Thomas du Louvre.

Pourtant, ce salon n'était pas le seul à briller dans les années 1630-1640 : il serait injuste de négliger l'activité de Mme des Loges (Marie Bruneau, 1584-1641, femme du seigneur Charles Rechinevoisin) qui réside rue de Tournon, où elle reçoit aussi bien Gaston d'Orléans que le poète Malherbe ; dans la mesure où son salon constitue très tôt un lieu d'opposition au pouvoir de Richelieu, elle doit partir en Limousin entre 1629 et 1636 ; à son retour, elle semble avoir perdu de sa notoriété, et elle retourne donc en Limousin où elle meurt en 1641.

Dans un autre registre, il convient de citer aussi les réunions autour de la Vicomtesse d'Auchy (Charlotte des Ursins, ~1570-1646), qui était, selon l'expression d'Antoine Adam, un « cercle pédant où s'agitent des préoccupations surannées » (t. 1, p. 276) ; l'ancienne maîtresse de Malherbe reçut ses hôtes le mercredi, dans sa demeure de la rue des Vieux-Augustins, à partir de 1638. Dans ses *Historiettes*, Tallemant des Réaux a conservé par exemple le souvenir de ces réunions savantes (t. 1, p. 132-137). L'anecdotier présente cette « académie » mondaine avec beaucoup d'ironie : « Jamais personne n'a été si avide de lectures, de comédies, de lettres, de harangues, de discours, de sermons même, quoique ce soit tout ce qu'on peut que de les entendre dans la Chaire. Elle prêtait son logis avec un extrême plaisir pour de telles assemblées. Enfin, pour s'en donner au cœur joie et se rassasier de ces viandes creuses, elle s'avisait de faire une certaine académie, où tour à tour chacun traitait quelque ouvrage » (p. 133). En tout état de cause, la « cohue » qui s'y présente dès les origines, selon Tallemant, atteste de la vogue de telles assemblées lettrées, ouvertes aux auteurs les plus sérieux comme aux prétendus savants les plus fantaisistes : un autre animateur du savoir mondain, Louis de Lesclache (1620-1671), y fit ses débuts, si l'on en croit le même Tallemant (*id.*, p. 135-136). Par la suite, Lesclache organisera en effet à son domicile de la rue Quinquempoix des leçons de philosophie à l'usage des mondains (qui débouchent sur des ouvrages publiés,

comme *La Philosophie expliquée en tables*, 1651-1656, ou *Les Avantages que les femmes peuvent recevoir de la philosophie*, 1667), prolongeant ainsi l'ambition lettrée de cette première protectrice.

Jean Chapelain, dans une lettre à Godeau du 18 février 1638, met directement en rapport l'assemblée qui se tient chez la vicomtesse d'Auchy avec l'Académie française nouvellement créée : « On vous a joué lorsqu'on vous a mandé que j'étais l'un des tenants de l'Académie féminine. Pour avoir refusé d'en être, j'en suis brouillé avec plus d'un de mes amis, et il n'y a guère d'apparence qu'une personne qui se trouve embarrassée d'une compagnie où le devoir l'oblige d'assister, allât chercher à perdre encore du temps dans une autre qui dégénère en ridicule, et que si l'on appelait cohue, l'on ne nommerait que par son vrai nom » (*Lettres*, I, p. 202-203).

Un mois plus tard, il fera un intéressant parallèle entre Mme de Rambouillet et Mme d'Auchy, en brochant le tableau contrasté des deux salons, dans une lettre adressée à Balzac (22 mars 1638) : « Au reste vous ne sauriez avoir de curiosité pour aucune chose qui le mérite davantage que l'hôtel de Rambouillet. On n'y parle point savamment, mais on y parle raisonnablement et il n'y a lieu au monde où il n'y ait plus de bon sens, et moins de pédanterie. Je dis de pédanterie, Monsieur, que je prétends qui règne dans la Cour aussi bien que dans les Universités, et qui se trouve aussi bien parmi les femmes que parmi les hommes. Car, afin que vous le sachiez, une partie de nos dames se sont érigées en savantes et font de cette qualité une partie de leur coquetterie. L'Académie dont vous êtes a produit sans y penser une assemblée de même nom dont Mme la Vicomtesse d'Auchy est le chef et qui, entre autres, y a reçu comme par grâce une Mme Saintot qu'autrefois vous avez estimée. Quelques-uns de nos académiciens et les poètes et orateurs de la seconde classe que nous ne vous avons pas voulu donner pour compagnons y lisent leurs pièces, y font des harangues, et y défrayent les dames qui en sont, tous les [mercredis] après dîner. Si vous me demandez avec quel succès, je vous dirai qu'il est mauvais, quoique ce ne soit que par ouï-dire, ne m'étant pu résoudre à faire un des rôles de cette nouvelle comédie ni de complaire à ceux qui m'en sollicitaient. »

Enfin, dans une autre lettre à Balzac (7 avril 1638), il esquisse cette fois la figure des « femmes savantes » qui connaîtra la fortune que l'on sait sous la plume de Molière : « Dans cette académie femelle, les femmes n'y font que recevoir, et les hommes y donnent toujours. Elles y sont juges des matières et tiennent la place en ce lieu qu'elles tiennent dans les carrousels. Il y a foule de principiants et tout est bon pour l'appétit de ces fées qui, la plupart, ont beaucoup d'âge et peu de sens. C'est une des nouveautés ridicules de ce temps » (*Lettres*, t. I, p. 221-222).

Face à ces « ridicules », d'autres salons très aristocratiques donnent un ton tout à fait différent à la culture mondaine ; c'est le cas notamment du fameux hôtel de Nevers, où règne Henri du Plessis-Guénégaud : les grands aristocrates qui se piquent d'écrire en brillants amateurs (La Rochefoucauld, Mme de Lafayette, Mme de Sévigné...) s'y mêlent aux roturiers dont la plume est le métier (Racine et Boileau, qui y sont accueillis, y préparent leur carrière à venir) ; d'autre part, ce cercle est un lieu d'opposition au pouvoir nouveau (on y fera notamment le choix du parti de Fouquet) ; la *Clélie* de Mlle de Scudéry se fait l'écho de l'univers galant et

romanesque qui y règne, en célébrant, entre autres, les séjours à la propriété de Fresnes, près de Lagny (voir *Clélie*, t. 6, p. 622) ; de fait, la disgrâce du duc (qui sera contraint de résigner sa charge de secrétaire d'État en février 1669) entraînera l'abandon de l'hôtel, qui deviendra ensuite l'hôtel de Conti.

Se posant en rival du précédent, l'hôtel de Richelieu reçoit, sous la houlette de la duchesse du même nom, de grands mondains et les lettrés qu'ils protègent (Mme de Lafayette, Mme de Sévigné, Barillon, l'abbé Testu) : la rivalité s'affirme particulièrement lorsqu'on y prend position dans les cabales contre Racine (*Iphigénie*), ou quand on protège Desmarests de Saint-Sorlin (*Défense du poème héroïque*, 1674, auquel collabora l'abbé Testu) et Thomas Corneille. Cette présence des salons mondains dans la vie littéraire des années 1670 est une constante : ainsi, le salon animé par la duchesse de Bouillon, qui se tient dans l'hôtel du duc de Nevers (qu'il ne faut pas confondre avec « l'hôtel de Nevers ») jouera un rôle important dans la cabale de *Phèdre*.

Au demeurant, l'intérêt de ces salons n'est pas exclusivement orienté vers les débats littéraires : à cet égard, le cercle qui se réunit autour de Mme de La Sablière (Marguerite Hessein, 1640-1693, épouse d'Antoine de Rambouillet) et qui est actif après la séparation des deux époux (1667) jusqu'à la fin des années 1670, est un haut lieu des savoirs nouveaux. Véritablement savante, Mme de la Sablière sut attirer vers elle philosophes et scientifiques, tout en prenant nettement parti contre Descartes (dans la querelle des animaux-machines, notamment) : les médecins Menjot, Bernier, y défendent le gassendisme ; à bien des égards, le salon de Mme de la Sablière annonce les salons philosophiques du siècle suivant.

Il serait injuste de négliger des salons moins importants, en tout cas plus roturiers comme celui de Mme Deshoulières (Antoinette du Ligier de la Garde, 1637-1694), qui fréquentait l'hôtel de Bouillon et l'hôtel de Nevers et qui fut une artisanne de la querelle contre *Phèdre* de Racine, avant de prendre parti pour Charles Perrault dans la querelle des Anciens et des Modernes ; vers 1685, Mme Deshoulières recevait en effet les partisans des modernes, Quinault, Perrault, Charpentier, Le Clerc, Boyer. Dans un même ordre d'idées, à la fin du siècle, le salon de Mme Pélessari (épouse du financier Georges Pélessari, qui était un proche de Colbert) voit se rencontrer Mme Deshoulières, Charpentier, l'abbé Tallemant, le poète Étienne Pavillon (1632-1705), qui était comparé à Voiture.

Au seuil du siècle des Lumières, Mme de Lambert (1647-1733, Anne Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de) reçoit dans le salon de l'hôtel de Nevers (rue Colbert, décoré par Robert de Clotte) à partir de 1710 (jusqu'à sa mort en 1733) : c'est le premier « salon » du XVIII^e siècle, qui fait et défait les élections à l'Académie française (où elle fait élire Montesquieu) ; on y voit Fontenelle bien sûr, mais aussi Marivaux. Dès son veuvage (1686), elle avait pris coutume de recevoir, dans son appartement de la rue de Richelieu, les auteurs à la mode, et elle prit le parti des « Modernes ». Le mardi est le jour des hommes de lettres, le mercredi celui des gens du monde. Elle est décrite sous le nom de Mme de Chaves dans *Gil Blas* de Lesage. Dans ces mêmes années, alors que va bientôt régner l'esprit de la Régence, la cour très aristocratique de la Duchesse du Maine (Anne Louise Bénédicte de Bourbon-Condé, 1676-1753) à Sceaux, qui sera active de la fin des

années 1690 jusqu'en 1752, donne le ton d'une liberté de mœurs et de parole affichée, avec de brillantes fêtes continues où règne, entre autres, Fontenelle, alors au faîte de sa gloire.

Si la cour de Sceaux prolonge l'esprit de la Régence loin dans le siècle, le véritable relais mondain à Paris sera repris par Mme de Tencin (Claudine Alexandrine Guérin, 1681-1749), qui s'installe rue Saint-Honoré en 1717, et qui tient salon de 1718 à 1746 ; une bonne part de son prestige vient de ce qu'elle a su recueillir les habitués du salon de Mme de Lambert après la mort de celle-ci (1733). Ce fut sans doute le premier salon de réputation européenne. Quelques années plus tard, Mme du Deffand (Marie de Vichy-Chamrond, 1696-1780 ; mariée au marquis du Deffand en 1718) se prépare à régner sur la vie littéraire de son temps pendant presque cinquante ans, de 1730 à 1780 : l'activité en devient particulièrement brillante après 1747, lorsqu'elle ouvre son nouvel appartement du Couvent Saint-Joseph, qui devint rapidement célèbre dans toute l'Europe ; cette période faste prend fin en 1764, au moment où elle rompt avec sa protégée Julie de Lespinasse, qui emmène avec elle bon nombre de « philosophes » habitués du salon ; néanmoins, Mme du Deffand continue à rayonner à travers l'Europe, ne serait-ce que par l'amitié qu'elle noue avec Horace Walpole (de 1766 à sa mort).

Les cercles évoqués jusqu'ici sont marqués par leur essence aristocratique, dans la droite lignée du salon de Mme de Rambouillet (Mme de Tencin notamment est étroitement liée aux intrigues politiques et diplomatiques de son temps). La richesse de certains milieux permet de prolonger la fête aristocratique, même s'il s'y mêle la grande bourgeoisie ; c'est le cas, par exemple, de Mme Dupin (Louise Marie Madeleine Fontaine, 1707-1799), seconde épouse (1724) du fermier général (1726) Claude Dupin de Chenonceaux (1684-1769) : après l'achat de l'hôtel Lambert à Paris, et celui du château de Chenonceaux, elle reçoit et organise des fêtes brillantes (notamment au château) ; on la connaît surtout dans la mesure où elle fut la protectrice de J.-J. Rousseau (1742).

Beaucoup plus roturier, mais non moins brillant, le salon de Mme Geoffrin va donner le ton après 1749, où elle prend à son tour le relais de celui de Mme de Tencin, qu'elle a longtemps fréquenté ; Marie-Thérèse Rodet (1699-1777) était l'épouse de François Geoffrin, riche administrateur : elle sera, une fois veuve, propriétaire de 12 % du capital de Saint-Gobain ; elle réside rue Saint-Honoré, à proximité de Mme de Tencin, ce qui lui permet d'accueillir, après la mort de celle-ci (1749) les principaux habitués de son salon (Marivaux, Dornous de Mairan, Marmontel, d'Alembert, Helvetius, d'Holbach) ainsi que de nombreux étrangers illustres (Galiani, Hume, le prince Poniatowski, futur roi de Pologne) ; ce salon eut une influence directe sur la vie intellectuelle des Lumières, dans la mesure où Mme Geoffrin apporta son soutien financier à l'entreprise de l'*Encyclopédie*, et donna une rente à Julie de Lespinasse lorsque celle-ci quitta Mme du Deffand.

Julie de Lespinasse (1732-1776) était en effet la protégée de cette dernière, après avoir été recueillie par sa sœur au château de Chamrond à la mort de sa mère (1748) : c'est là qu'elle rencontre Mme du Deffand qui l'emmène à Paris (1754) ; après avoir animé le salon de celle-ci jusqu'en 1764, elle s'en sépare donc (à la suite d'une brouille où est impliqué son attachement à d'Alembert), et fonde son

propre salon rue de Bellechasse (1764), au-dessus duquel d'Alembert s'installe en 1765 ; le salon de Mlle de Lespinasse est d'un style nouveau : Julie y reçoit tous les jours de cinq à neuf ; ses liens avec les encyclopédistes expliquent son influence déterminante sur la vie littéraire et philosophique de la seconde moitié du siècle : outre son amitié avec d'Alembert, on peut citer la présence de Condorcet ; comme celui de Mme de Lambert au début du siècle, ce salon devient une véritable anti-chambre de l'Académie française et, surtout, un « laboratoire » de la politique de réforme qui caractérise le début du règne de Louis XVI (Turgot, entre autres, fréquentait son salon).

Cette proximité de la vie politique se confirme avec l'un des derniers grands salons du siècle : celui qui se réunit autour de Mme Necker (Suzanne Curchod, 1739-1794, épouse du banquier Jacques Necker, 1732-1804, conseiller des Finances et trois fois ministre d'État de Louis XVI, entre 1781 et 1789), dès 1765 ; tous les vendredis, elle reçoit philosophes et hommes de lettres, comme Grimm, La Harpe, Suard ; c'est chez elle notamment que se tint la fameuse assemblée de philosophes qui décida, le 17 avril 1770, d'élever une statue à Voltaire. Dans la mesure où ce salon mêlait philosophes et noblesse de cour, ses fonctions furent très diverses (notamment avec le soutien politique apporté à Necker).

LA COEXISTENCE DE MILIEUX DIVERS

Dès les origines, la question est posée : Nicolas Faret distinguait nettement, dans son *Honnête homme* de 1630, les deux espaces que sont *la Cour*, avec ses dangers et les impératifs de la politique, et *la ville*, où l'on peut parler plus librement, loin de la surveillance du Prince : « ... en ce lieu-là [la Cour], c'est plutôt par hasard, ou par force, que par choix, que l'on s'engage dans la conversation, et l'on est bien souvent contraint de s'arrêter à telle personne, dont hors de là l'on fuyroit la rencontre comme d'un pestiféré » (éd. Magendie, p. 90).

Faret prescrit donc le choix d'autres espaces, d'où la politique n'est pas exclue certes, mais beaucoup moins contraignante : « Il faut donc descendre à la ville, et regarder qui sont celles d'entre les Dames de condition que l'on estime les plus honnêtes Femmes, et chez qui se font les plus belles assemblées, et s'il se peut, se mettre dans leur intrigue, afin qu'elles s'intéressent à nous rendre de bons offices auprès de tous ceux qui les visitent. »

Trois traits majeurs pourraient caractériser ce lieu : on n'y parle pas d'affaires, on y rencontre – lorsqu'on est courtisan de profession – les écrivains et les gens de lettres, qui permettent de cultiver l'esprit. Enfin, la parole féminine y règne, régentant aussi bien la parole des grands aristocrates « politiques » que celle des hommes de lettres « spécialistes ». Comme l'a rappelé Alain Génétiot (1996), on retrouve là la triade classique de la conversation ; et celle-ci prend sens dans un espace privilégié, à la fois en marge de la ville (où se tient le *negotium* de l'activité marchande et économique) et en marge de la cour (où règne le *negotium* de l'activité politique). C'est donc bien le lieu de l'*otium*, du *loisir* au sens fort que lui donne la tradition humaniste et renaissante, qu'offre le salon à l'honnête homme. Cela explique un

point essentiel de la doctrine de l'honnêteté : le refus de paraître un spécialiste, ou un pédant ; de fait, tout ce qui dénote le métier doit être exclu du salon, laissé à la porte dès qu'on y fait le premier pas. Il s'agit bien pour ces « nouveaux doctes » (A. Viala, 1985) de faire entendre leur voix dans un cadre qui refuse, à l'origine, l'étalage de toute « doctrine », qui sentirait trop son collègue, afin de conquérir un public « mondain » sans l'effaroucher ; dans l'espace social, il s'agit concrètement d'une conquête territoriale, qui aboutit à chasser les anciens occupants, originaires du « pays latin ». Roger Zuber (1990) a même parlé à ce sujet de « la mise à l'écart des vrais savants ». Il s'agit bien de pratiquer l'art délicat de « ne se piquer de rien », comme le dit La Rochefoucauld, ou, comme l'avait dit Balzac avant lui en d'autres termes, l'art de « civiliser la doctrine ».

C'est pourquoi depuis Nicolas Faret (1630) – lui-même héritier des Italiens Baldassare Castiglione et Giovanni Della Casa –, on répète que la conversation doit privilégier le naturel, la négligence aisée (*sprezzatura*), le refus de l'opiniâtreté et du trop parler : l'importun est le savant qui s'entête et qui aligne les citations pour écraser son interlocuteur dans un débat d'esprit. Faret comme Méré plus tard ne cesseront de condamner ceux qui ne peuvent aborder un sujet sans épuiser tout ce qu'ils savent à son propos. Ce type de discours de maîtrise, qui a sa légitimité au Palais ou à l'Université, sent trop le travail et les longues veilles passées à la lumière d'une chandelle. De l'Hortensius de Sorel (*Histoire comique de Francion*) aux pédants de Molière, en passant par le *Barbon* de Guez de Balzac, tous les traits d'incivilité sont concentrés sur la figure du pédant livresque. Arnolphe, dans *l'École des femmes*, en a quelques traits, et le ton dogmatique d'Alceste – jeune homme qui parle comme un vieillard d'expérience – joue sur le contraste parodique du *puer-senex* (« enfant-vieillard ») qui était encore admiré du temps du bon « roi Henri » (le cas du jeune Hugo Grotius est célèbre). Ce type de savoir, dans un salon, n'est pas dans son lieu naturel, il est, pour tout dire, *hors sujet*.

Il va de soi aussi que la prise de parole dans le salon mondain, dans le cadre de cet *otium* euphorique, s'oppose, par essence, à la prise de parole brève et intense du *negotium* lié aux exercices de la diplomatie, de la guerre ou du pouvoir : un duc de Montausier est un rude guerrier, mais il se fait berger pour approcher Julie d'Angennes, la fille de la marquise de Rambouillet, dans la fameuse « Chambre bleue » de l'hôtel de la rue Saint-Thomas du Louvre ; il est vrai qu'il pratique, par son goût des épigrammes, une forme mondaine, mais non sans rapport avec l'*imperatoria brevitatis* d'un chef de guerre. Vincent Voiture, le diplomate au service de Gaston d'Orléans, sait faire l'enjoué en vers ou en prose, au point qu'il devient l'« âme du rond » qui entoure Mme de Rambouillet. De plus, le salon, lorsqu'on y discute du « bon usage » et qu'on y débat du *car* et du *parce que*, devient le versant mondain de l'Académie française, où prévalent les origines savantes et le *negotium* de l'érudition lettrée. En fait, pour passer de l'*otium* au *negotium*, il s'agit moins de changer de personnes que de modifier le cadre où elles s'expriment. En plein règne de Louis XIII, il semble aller de soi que, face à la cour qui est partagée entre la prudence et la dévotion – comme en témoigne le jésuite Nicolas Caussin dans sa *Cour Sainte* (1622) –, la ruelle propose donc un lieu idéal pour une civilité plus

libre et plus naturelle, sans être radicalement isolée de la vie sociale et politique, mais à l'écart des « espions de cour » que dénonçait déjà Faret.

Un exemple remarquable de la prégnance de ce modèle sur l'évolution des pratiques mondaines pourrait être celui de Nicolas Fouquet : de fait, ses origines parlementaires auguraient plutôt de l'attachement à la littérature savante et latine – et au demeurant, il ne négligeait pas ses aspects – et, pourtant, il est devenu le protecteur et le promoteur d'une littérature d'essence mondaine et féminine, dont la matrice est la conversation enjouée et la complicité allusive. Par rapport au modèle sérieux qu'avait dessiné Guez de Balzac, pour qui la magistrature des lettres impliquait une dignité toute romaine, le modèle du galant homme, dont le Chevalier de Méré donnera la définition dans ses *Conversations*, exige plus de souplesse, et possède un *aptum* fondamental qui le rend capable de se plier à la variété des compagnies et des tons. C'est cette heureuse diversité dont La Fontaine fera son mot d'ordre¹ qui caractérise sans doute le mieux l'esthétique galante qui est à l'œuvre dans le contexte de Vaux. Elle sera encore le principe du *Recueil de pièces galantes* de Pellisson, en 1664, et lui-même en faisait une des principales qualités du style de son ami Jean-François Sarasin : « Exceller en un seul genre d'écrire, c'est beaucoup ; exceller en plusieurs, & presque opposer comme M. Sarasin, c'est la plus certaine marque de la grandeur & de la beauté d'un génie » (*Discours sur les Œuvres de Mr. Sarasin*, 1656).

Cet *otium*, où règne le luxe, le goût de la fête ou celui de la gastronomie, ne doit pas masquer l'importance des enjeux qui sous-tendent parfois les moments les plus ludiques : Faret, par exemple, ne cachait pas le rôle important des femmes pour les « bons offices » qu'elles peuvent rendre. Carolyn Lougee (1976) a très bien montré les tensions sociales à l'œuvre dans les salons, et surtout, elle a rendu clairement compte du rôle que les femmes y jouent : elles sont le vecteur d'une véritable osmose sociale entre les riches milieux robins et l'ancienne aristocratie. On pourrait ajouter qu'elles sont porteuses d'une culture lettrée – chère à leur milieu d'origine – qu'elles imposent peu à peu comme signe de distinction à l'uni-
vers aristocratique dont elles animent la vie mondaine. Elles sont le point de départ de la divulgation d'un modèle de civilité qui ne cessera de s'étendre pendant la période moderne.

Le politique n'est donc jamais loin de l'*otium* des salons ; les poètes eux-mêmes, un Voiture, un Sarasin, un Scarron, étaient liés de près aux maisons des grands aristocrates : Voiture fut secrétaire de Gaston d'Orléans, avant de devenir maître d'hôtel du roi (1639) ; Sarasin fut de la maison du comte de Chavigny, puis, après avoir été lié à Retz, il entra au service du prince de Conti (1648) ; Scarron fut un maj de Retz, à qui il dédia son *Roman comique*. Ne parlons pas de Pellisson, grand familier du salon de Mlle de Scudéry, qui allait finir sa carrière aux plus hautes charges de l'État. Tous ces lettrés sont donc, de près ou de loin, liés aux hautes sphères du pouvoir politique ; on peut donc supposer que ces réalités ne quittaient pas d'un coup leur esprit, lorsqu'ils retrouvaient leurs maîtres dans le contexte

¹ « Je suis chose légère, et vole à tout sujet/Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet » écrit-il dans le *Discours à Madame de la Sablière* (1684), *Œuvres diverses*, Bibl. de la Pléiade, 1958, p. 645.

mondain du salon. Mais ce qui est différent, c'est qu'ils s'y rencontrent hors de leur charge, presque à égalité : d'où un rapport ambigu avec le pouvoir.

PROTECTIONS ET POUVOIRS

Les salons sont par excellence le lieu des protections, justifiées par l'affirmation d'un certain type de compétence (linguistique, artistique, savante), qui prennent appui sur la familiarité avec les plus grands du royaume : le duc de Rohan apportait sa protection au salon de Mme des Loges ; Condé a toujours montré la plus grande sympathie pour l'hôtel de Mme de Rambouillet ; plus tard dans le siècle, le château de Chantilly, où règne ce même Condé, demeurera un lieu préservé des tendances austères de la Cour, et La Bruyère pourra librement y épancher sa verve satirique à l'égard des travers de son temps. À la fin du règne de Louis XIV, une même parole libre s'exprime à la cour de Sceaux, où règne Fontenelle, sous la protection de la Duchesse du Maine, avant de briller dans les salons de la Régence, chez Mme de Lambert ou Mme de Tencin. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Julie de Lespinasse recevra les réformateurs du début du règne de Louis XVI (Turgot, Malesherbes), et quelques années plus tard, philosophes et noblesse de cour se rencontreront chez Mme Necker (à partir de 1765).

Ce rapport au pouvoir officiel est caractéristique de l'espace mondain des XVII^e et XVIII^e siècles ; dès l'époque de Louis XIII, les salons sont un des seuls lieux où peuvent paraître ceux qui n'ont plus l'heur de plaire à la cour : Antoine de Rambouillet lui-même, qui bénéficiait de la protection du favori Concini, dut se retirer des affaires après la victoire de Richelieu sur ce dernier. Le cercle de Mme des Loges était lié aux protestants et protégé du duc de Rohan, qui n'était pas fort bien en cour non plus auprès de Richelieu. Le futur duc de Condé et même Gaston d'Orléans, amis de l'hôtel de Rambouillet, n'avaient pas toujours été favorables au pouvoir en place. Le séjour de Voiture en Espagne, loin du cercle parisien qu'il animait, est dû justement à l'engagement politique de son patron. Le poète Claude Malleville (1596-1647) attira chez son protecteur, le maréchal de Bassompierre, dont il était secrétaire, des amis lettrés comme Guez de Balzac, Honoré de Racan, ou Antoine Godeau. Le président de Mesmes, auquel Gabriel Naudé dédie son fameux *Avis pour dresser une bibliothèque* (1627), tenait des réunions savantes et lettrées dans le cadre de sa prestigieuse bibliothèque. Certains théoriciens de la vie mondaine, comme Méré, qui met en scène le maréchal de Clérambault dans ses *Conversations* de 1668, doivent leur « retraite » à des raisons directement politiques : de fait, le séjour du maréchal à Poitiers – présenté comme une cure médicale par Méré – était le prix à payer pour son attachement à Fouquet, que Louis XIV venait de disgracier (1661). De même, La Rochefoucauld, ancien frondeur, fréquentait le salon de l'hôtel de Nevers, chez Henri du Plessis-Guénégaud, où l'on avait pris parti pour Fouquet. Le puissant secrétaire d'État en subira les conséquences en 1669, lorsque Colbert rachètera sa charge.

Dans le monde des érudits, il semble bien que l'une des spécificités de la « Province française » de la République des Lettres soit aussi cette proximité avec le

pouvoir qu'ont toujours su conserver ses principaux représentants. Dès la fin du XVI^e siècle, en pleine crise de la Ligue, les « Politiques » qui ont favorisé l'avènement d'Henri IV étaient tous parlementaires de haut rang, érudits gallicans et membres de puissantes dynasties robespiennes qui courront au moins jusqu'au seuil de l'âge louis-quatorzien ; les « libertins » que sont Naudé, ou La Mothe Le Vayer, sont tous au service des plus hautes personnalités de l'État (Mazarin pour le premier, le Dauphin et son frère pour le second), sans compter un Pierre-Daniel Huet, érudit provincial, puis auteur mondain, avant de devenir précepteur du Dauphin (et, dans la foulée, évêque de Soissons), puis Fontenelle, académicien protégé, et Voltaire, « prince des philosophes » qui ne cessera de caresser le rêve de conseiller les princes : tout ce personnel éminent de la République des Lettres semble avoir retenu l'ancienne leçon de Budé, qui s'adressait directement au monarque pour promouvoir les nouveaux savoirs lettrés (*De l'étude des lettres*, 1532). Cela ne va pas sans paradoxe, quand on voit les milieux les plus proches du « libertinage érudit » être souvent aussi les auxiliaires du pouvoir en place : les frères Dupuy, par exemple, sont pensionnés du roi (dont ils gèrent la bibliothèque à partir de 1635) ; de surcroît, les travaux érudits qu'ils publient alors concernent des questions directement politiques, et brûlantes dans ce contexte : droits du royaume sur les provinces, libertés de l'Église gallicane (le fameux recueil de textes sur ce sujet fut publié par Pierre Dupuy à l'instigation de Richelieu).

On comprend alors pourquoi cette sociabilité, savante ou mondaine, aime se dissimuler, tant par goût littéraire du secret que par réelle prudence : un duc comme Condé, futur Frondeur et chef de guerre du royaume, aussi bien qu'un roturier comme Voiture, poète et secrétaire du duc d'Orléans – qui ne cesse de comploter contre son frère Louis XIII – se rencontraient dans la « Chambre bleue » de l'hôtel de Rambouillet ; l'éclatement de ce salon après la Fronde peut sans doute s'expliquer par la part d'engagement politique qui caractérise tous ceux qui y venaient, et dont le rêve aristocratique sera balayé par l'échec des princes face à Mazarin et Anne d'Autriche. Au siècle suivant, les salons deviendront peu à peu le lieu de la résistance politique et de la promotion des réformes, donnant ainsi la preuve que cet espace spécifique est difficilement maîtrisable, si on veut le contrôler par les voies purement institutionnelles et le contenir par une stricte censure idéologique.

Cela implique de s'intéresser précisément aux structures plus formellement institutionnelles que l'Ancien Régime a su mettre en place pour réguler la vie intellectuelle. Les milieux savants qui ont préparé l'avènement des académies sont bien connus dans certains cas : l'activité intellectuelle autour du Père Mersenne (1588-1640), au couvent des Minimes à Paris, en est un exemple intéressant. La liberté y était de mise, avec une bibliothèque ouverte aux chercheurs ; l'absence de lieu et de jour fixes pour les réunions, et le refus d'archiver l'activité (le groupe n'avait pas de « secrétaire ») ne laissent pourtant pas présager les règles qui seront de mise, quelques années plus tard, dans la toute nouvelle Académie des sciences (1666). La stabilité intérieure au couvent, où sont réunis des savants, mais aussi le réseau de correspondants et les conférences du groupe d'amis que Mersenne attirait autour de lui ont alors favorisé l'échange d'idées nouvelles, dans le domaine des mathématiques et de la musique (Lenoble, 1943). En tant que correspondant de Descartes,

Mersenne est une pièce maîtresse de la stratégie de diffusion et de publication du philosophe retiré en Hollande ; ami de Gassendi, il est aussi un pivot essentiel pour la diffusion des idées du chanoine de Digne auprès de l'Europe savante. À lui seul, il prend en charge le travail d'information et de diffusion qui sera assigné plus tard à l'Académie des sciences et au premier grand périodique français du genre, *Le Journal des savants* (1665). C'est avec Colbert que cette activité sera officialisée dans le cadre académique ; de façon parallèle, mais trente ans plus tôt, l'Académie française, avant sa fondation officielle (1635), avait connu une gestation analogue, avec le groupe d'amis qui se réunissaient chez Valentin Conrart, comme en témoigne Pellisson : « Sans bruit et sans pompe et sans autres lois que celles de l'amitié, ils goûtent ensemble tout ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant » (Pellisson, *Histoire de l'Académie française*, 1653).

L'officialisation politique de ce cercle, par la volonté de Richelieu, rendra caduque l'harmonie amicale et « privée » qui était de mise auparavant : cela explique sans doute que, pour les milieux lettrés de ce milieu du XVII^e siècle, formés à la lumière d'un humanisme encore euphorique et confiant – comme nous le fait sentir P.-D. Huet dans ses *Mémoires* – la sociabilité savante semble souvent vécue sur le mode nostalgique, et les témoignages tendent alors à en dessiner une image idéalisée qui rend encore plus difficile la saisie des conditions réelles de leur activité.

Le chapitre que René Pintard a consacré à « la vie érudite » (1943, p. 77-122) met bien en évidence ces tensions entre « public » et « privé », entre la « liberté dans les esprits » et la « docilité dans les gestes » (p. 83). Cette proximité explique à la fois la prudence qui est de rigueur et la relative liberté que permettent de hautes protections et des amitiés sûres : le véritable danger est de trahir les *arcana imperii* dont on se sent proche, non d'en débattre entre amis. Il s'agit donc moins de mettre en cause la teneur des questions disputées que de craindre leur « publication » incontrôlée. On comprend alors d'autant mieux les réserves et les nuances d'un *Orasius Tubero* – pseudonyme de La Mothe Le Vayer (1588-1672) – dans ses fameux *Dialogues faits à l'imitation des Anciens* (1631), quant à la publicité qu'il convient de donner à la teneur des débats. Comme autour de Conrart dans la future Académie française, l'atmosphère du cabinet Dupuy – l'« Académie putéane » – est celle de l'amitié et de la confiance : « ... un certain concert d'amis où toutes choses se passaient avec une telle harmonie et avec tant de douceur et de discrétion que je n'ai jamais eu de trouble en l'esprit qui ne se soit dissipé en ceste compagnie » (Fortin de La Hoguette, *Testament*).

Il est évident que cette discrète harmonie ne pourrait qu'être troublée par la publicité que l'on donnerait à la liberté de parole et de pensée qu'elle autorise. D'où un certain embarras lorsqu'un auteur livre à l'impression ce qui devrait demeurer le partage d'un petit nombre d'élus. Cette divulgation répond en fait à un autre impératif que tous s'accordent à reconnaître : la nécessité, pour que les idées prennent forme, de les mettre à l'épreuve du débat et de l'échange. Ce sont les « digladiations » dont Jean Chapelain, quelques années plus tard, est le témoin à l'Académie de Habert de Montmort, à propos de la diffusion des idées cartésiennes : « Mr Huygens vous a dit vray de ces digladiations entre les philosophes et les mathématiciens de l'Académie Monmorienne, et pleust à Dieu qu'il y eust moins

de chaleur ! Mr Descartes par son système en a esté le sujet, ce qui vous fait connoître que vostre Hollande n'est pas la seule partie du monde qui soit agitée par cette nouveauté, et qu'il a esté dit avec beaucoup de vérité qu'il n'y auroit jamais de proposition si bizarre et si peu vraisemblable qui ne trouve des sectateurs et des partisans » (Lettre à N. Heinsius, 6 février 1659).

Dans une lettre plus tardive à Bernier, Chapelain décrira encore une fois l'activité de cette Académie, qu'il présente comme l'ancêtre de l'Académie des Sciences nouvellement fondée, et où il revient sur le cartésianisme : « Mr de Monmor avoit établi une assemblée de physique chés luy à grand concours de savans hommes. Elle a duré quatre ou cinq ans avec grande réputation. Celle d'Angleterre avoit commencé à luy escrire pour avoir commerce avec elle. Mais enfin elle se dissipa et la doctrine de Mr Descartes que l'on essayoit d'y établir, en fust affoiblie de plus de moitié » (Lettre du 16 février 1669).

Ce genre de témoignage atteste que la circulation des idées est une fonction essentielle de ces assemblées ; c'est là que réside la limite du « privé », car il s'agit bien de diffuser – ou de combattre – les idées nouvelles. Même si la « publication », au sens concret du passage à l'imprimé, n'est pas obligatoire, la discussion est de rigueur. Cette dimension éristique de l'histoire des idées, fussent-elles « littéraires » ou « philosophiques », ne doit jamais être perdue de vue : chaque trace de débat que nous pouvons retrouver est en fait le lieu d'affleurement d'un « problème », et le moment où l'on tente de le résoudre. Dans l'harmonie et l'accord, personne n'est amené à formuler explicitement ses positions et ses idées : c'est le débat qui provoque la formulation, et surtout qui amène à la nuancer ou à la préciser. C'est à ce moment que l'on peut saisir les glissements ou les ruptures dans la *doxa* d'une époque. D'où la forme du « dialogue », cher au débat d'idées, et la valeur de la polémique comme ligne de repérage dans le paysage incertain de l'« histoire des idées ». Dans le cadre de la République des Lettres, les débats oraux, relayés par les correspondances et par les envois de livres et de comptes rendus, font de ces « académies » particulières des lieux semi-privés, où la liberté de parole est de mise, où l'éclectisme des débats évite toute spécialisation et favorise la diffusion des idées inédites.

Quelques années plus tard, l'Académie réunie autour du président de Lamoignon accueille les disciples de Descartes, Claude Clerselier, Géraud de Cordemoy ou Jacques Rohault, au moment même où leurs efforts pour diffuser le cartésianisme commencent à porter leurs fruits. C'est devant cette même Académie que Claude Fleury lit en 1671 son *Discours sur Platon*, qui ne sera publié que bien plus tard, mais qui a sans doute joué un rôle décisif dans la fortune du philosophe grec à la fin du siècle, redevenu à la mode dans le feu de la querelle entre Anciens et Modernes. À la fin du règne de Louis XIV, et au moment de la Régence, Fontenelle, qui « règne » à la fois sur la petite cour de Sceaux et dans le salon de Mme de Lambert, contribue à répandre dans le grand monde l'esprit du cartésianisme, le goût pour la spéculation scientifique et l'esthétique des « géomètres » : la réception « mondaine » de la philosophie nouvelle est donc déterminante pour son succès à une large échelle, alors même que l'Université débat encore de l'introduction de la nouvelle doctrine dans ses programmes ! En 1740, lorsque Voltaire, soutenant les

travaux de son amie Mme du Châtelet (au risque de sa propre tentation académique), s'efforce d'imposer la doctrine de Newton, contre une académie des Sciences plus cartésienne que jamais, c'est encore par le biais d'un combat mondain qu'il polémiquait avec Dortous de Mairan, le secrétaire de la digne institution.

« EFFETS » DE CET ESPACE

Un des phénomènes les plus frappants de la vie intellectuelle de la France moderne tient sans doute à ces glissements qui s'opèrent entre les cabinets savants et les salons mondains. Dans l'étrange rivalité qui s'établit peu à peu entre l'espace privé des salons et l'espace « officiel » (sans être pour autant entièrement « public ») des académies, on pourrait dire par exemple que l'hôtel de Rambouillet représente le versant mondain de l'Académie française, en ce que ce milieu réservé est, avec la Cour, l'authentique « laboratoire » de la langue où Vaugelas et Chapelain viennent puiser le « bon usage » à sa source. Plus tard dans le siècle, le salon de Madame de La Sablière (1640-1693) sera à sa manière le versant mondain de l'Académie des sciences : l'engouement du temps pour l'anatomie, la découverte des pays lointains, les mathématiques ou l'astronomie est en effet présent dans ce salon, où La Fontaine rencontre le médecin voyageur Bernier – qui vulgarise la pensée de Gassendi –, les mathématiciens Sauveur et Roberval. Une génération après le règne du cabinet savant des frères Dupuy, c'est désormais dans le salon d'une grande dame qu'il convient de débattre des nouvelles découvertes scientifiques ou de discuter philosophie : la marquise des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle n'est pas loin, et il est évident que ce salon annonce déjà les salons philosophiques du siècle suivant. Madame du Châtelet, illustre traductrice de Newton et authentique savante, trouve ici l'archéologie d'une configuration du savoir et de sa diffusion dont elle sera une exemplaire représentante.

VERTUS ÉPISTÉMOLOGIQUES ET CULTURELLES DE L'ESPACE MONDAIN

Le salon apparaît donc, en définitive, comme un lieu de *culture*, au sens fort du terme, c'est-à-dire de formation de l'homme. Un des traits les plus constants du discours sur les « salons » depuis le XVII^e siècle est à l'évidence leur rôle civilisateur. Qu'ils le fussent en réalité, par la rencontre qu'ils provoquent entre les élites militaires et politiques avec les savants et les lettrés, ou qu'ils ne le soient qu'en fait de représentation, par le rôle que leur ont attribué la littérature de fiction et les poètes, cette fonction ne leur a jamais été contestée.

Au sortir du collège, la conversation du salon « dépoussièrè » des savoirs scolaires, elle prépare l'accès au grand monde. L'homme de lettres y quitte son pédantisme, l'homme d'épée y adoucit ses habitudes. La conversation est alors le complément indispensable de la formation savante du robin aussi bien que des exercices de l'académie aristocratique (songeons ici aux différents maîtres qui défilent chez le

bourgeois gentilhomme). Le salon est ainsi un espace intermédiaire qui échappe à l'étiquette de la cour ; on y cultive certes une éthique aristocratique, mais hors du service du roi. Dans ce lieu privilégié, le gentilhomme peut être à soi, et il a tout loisir de cultiver ses propres serviteurs ; l'homme de Lettres y quitte sa fonction, qu'il soit avocat, médecin, voire théologien et homme d'Église, comme l'atteste l'exemple remarquable d'Antoine Godeau, si longtemps lié à l'hôtel de Rambouillet. Le salon constitue même un lieu essentiel de « promotion sociale » : il est en effet une étape importante dans la carrière de l'homme de lettres, et l'on doit y être présenté comme à la cour. Godeau est ainsi présenté à l'hôtel de Rambouillet par Angélique Paulet, le poète Malleville l'est par son ami Conrart. Enfin, le salon est un espace intermédiaire entre le savoir, la création littéraire et le public : on sait que Boileau avait « essayé » ses *Satires* chez le président de Lamoignon ; l'hôtel de Nevers a joué un rôle important dans la querelle de *Phèdre*, comme l'hôtel de Rambouillet avait eu son mot à dire dans la querelle du *Cid*, ou dans la querelle des sonnets. Le monde des salons représente donc le public idéal des ouvrages de l'esprit, voire le « pré-public » qui donnera à l'auteur les premières réactions ou les suggestions de correction avant une publication imprimée. Les « honnêtes gens » que Molière s'efforce de faire rire, selon la fameuse formule de la *Critique de l'École des Femmes*, y trouvent leur espace naturel.

Dans ce cadre, le principal vecteur de la politesse est incontestablement la parole féminine, qui est au cœur de l'art de plaire et des idéaux galants. Face aux impératifs guerriers qui conduisent à la violence et à l'*imperatoria brevitatis*, le salon, comme espace régi et dominé par les femmes, propose un idéal de douceur, et exige du rude soldat qu'il sache moduler sa parole et amplifier son discours à l'aide d'une parole aisée et pacifique. Il exige du savant sérieux et livresque qu'il sache sourire, pratiquer l'art de la connivence légère, et abrégé un propos d'ordinaire monologique et interminable. Face à la figure royale qui domine la cour, la figure féminine triomphe, par d'autres voies, sur l'espace du salon. L'art de plaire y devient avant tout un art de plaire aux femmes : l'enjouement, la galanterie sont des attitudes essentielles dans ce contexte. On se souvient que Faret consacrait une section entière de son *Art de plaire* à la « conversation des femmes », qui est « la plus difficile et la plus délicate de toutes les autres ». Guez de Balzac en témoigne aussi lorsqu'il brosse, pour Madame de Rambouillet, le portrait des Romains et lorsqu'il fait l'éloge de leur conversation (*Œuvres diverses*, 1644). Sur un mode plus galant, Sarasin, après Voltaire, passera pour le modèle de l'esprit galant, apte à la plus grande souplesse, comme l'écrit son ami Pellisson : « ... il plaisait à toutes les différentes sortes d'esprit comme s'il n'eût jamais pensé qu'à plaire à chacune : aux dames, aux gens de lettres, aux gens de la cour, aux plus éclairés, aux plus médiocres, dans les affaires, dans les divertissements... »

La diversité des matières, le refus du pédantisme sont autant d'exigences liées à ce public féminin, ce qui implique que le salon devienne naturellement le lieu de la « civilisation » des savoirs, c'est-à-dire de leur vulgarisation pour un public mondain. Les *Discours* de Balzac sont exemplaires de cet effort, qui adapte le savoir antique aux compétences et au goût d'une grande dame. Inscrivant les pratiques du discours savant dans la sphère mondaine du plaisir lettré, Balzac assigne indi-

rectement à la « littérature » en train de naître une fonction critique que sa grande sœur néo-latine, la *res literaria*, avait assumée jusque-là, mais que la succession des querelles entre « Anciens » et « Modernes » allait bientôt lui dénier. C'est sans doute cet équilibre délicat qui demeurera une des marques caractéristiques de l'*esprit de salon* à la française, dont le siècle suivant reprendra brillamment l'héritage, en en démultipliant à l'infini les nuances et les potentialités. Cette alchimie des salons, qui mêle adroitement divertissement mondain et négoce savant, constitue sans aucun doute une des clés les plus caractéristiques de la culture littéraire à la française : entre les deux siècles, le rôle de cet espace restreint ne va cesser de croître. Au côté des académies – lieux masculins et sérieux –, en liaison avec la prolifération des journaux, le salon devient la caisse de résonance qui permettra notamment à la parole des « philosophes » de toucher un plus large public lettré : relais efficace d'une République des Lettres savante, elle-même en pleine mutation durant tout le siècle des Lumières, le salon permet à la nouveauté radicale des discours (littéraires, philosophiques, scientifiques) de se mettre à l'épreuve d'un public curieux et avisé, voire de s'ajuster à l'horizon d'attente incertain d'une époque. Il est, si l'on ose dire, le laboratoire de l'*aptum* (l'art de la convenance) qui opère cette double opération si difficile : à la fois préparer le public – compétent et curieux – à des énoncés nouveaux (quel qu'en soit le domaine), et ajuster au mieux ces énoncés à la compétence supposée de ce public. C'est tout l'art d'une vulgarisation aisée (au sens le plus noble du terme) qui se joue ici : de Guez de Balzac à Voltaire, cet art a été conçu comme étant légitimement du ressort de la littérature, qui conserve alors toutes les vertus originaires de la « communication lettrée », *res publica literaria* chère à Pétrarque et à Érasme. Lorsque le nouveau paradigme de la littérature s'imposera sous l'influence des philosophies issues du romantisme (avec le rêve moderne de l'*absolu littéraire*), il faudra repenser le statut de cet espace lettré et savant qui caractérise la vie intellectuelle des deux derniers siècles de l'Ancien Régime. Cet effort de reconfiguration est une autre histoire, qu'il ne s'agit pas de retracer ici : il permet simplement de pressentir pourquoi, de Stendhal à Proust, en passant par Sainte-Beuve et les frères Goncourt, cette réalité perdue fut évoquée avec tant de nostalgie, comme si cette perte avait remis en cause l'essence même de toute activité littéraire.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM A., *Histoire de la littérature française du XVII^e siècle*, Paris, Éditions Mondiales, 1949-1956 (5 vol.).
 BEUGNOT B., *La Mémoire du texte. Essais de poétique classique*, Paris, Champion, 1994.
 BOTS H. et WAQUET F., *Commercium litterarium. La communication dans la République des Lettres, 1600-1750*, Amsterdam & Maarssen, APA-Holland University Press, 1994 ; *La République des Lettres*, Paris/Bruxelles, Belin/De Boeck, 1997.
 BROWN H., *Scientific organizations in Seventeenth Century France (1620-1680)*, Baltimore, The Williams and Wilkins Company, 1934.

- BURY E., « Les salons à l'époque classique », in A. Montandon, dir., *Les Espaces de la civilité*, Mont-de-Marsan, Éditions InterUniversitaires, 1995, p. 27-39 ; *Littérature et politesse. L'invention de l'honnête homme (1580-1750)*, Paris, PUF, « Perspectives littéraires », 1996 ; « L'amitié savante, ferment de la République des Lettres », *XVII^e siècle*, 205, 1999, 4, p. 729-747 ; « La "culture" Fouquet » in *Les Années Fouquet*, dir. Ch. Grell et K. Malettke, Hambourg, LIT Verlag, 2002, p. 101-109.
 CRAVERI B., *Madame du Deffand et son monde*, Paris, Le Seuil, 1987 (2^e éd., coll. « Points », 1999) ; *L'Âge de la conversation*, Paris, Gallimard, 2002 (1^{re} éd. italienne, Milan, Adelphi, 2001).
 DIBON P., *Regards sur la Hollande du siècle d'or*, Naples, Vivarium, 1990.
 FUMAROLI M., « Les États généraux de la République des Lettres », Actes du colloque de l'Institut Culturel Italien, 27 mars 1999, *Nouvelles de la République des Lettres*, 2001, 1 ; (dir.), « La République des Lettres », *Diogenes*, 143, 1988, p. 131-150.
 GOSSETIOT A., *Poétique du loisir mondain, de Voiture à La Fontaine*, Paris, Champion, 1997.
 GRATZ M. et MAIRE M., *Les Salons du XVIII^e siècle*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1949.
 HADD R., *The Anatomy of a scientific institution : the Paris academy of sciences, 1666-1803*, Berkeley, University of California Press, 1971, trad. fr., Bruxelles, 1993.
 HAZARD P., *La Crise de conscience européenne*, Paris, Boivin, 1935.
 HELLEGOUARCH J., *L'Esprit de société. Cercles et « salons » parisiens au XVIII^e siècle*, Paris, Garnier, 2000.
 HRAJEWSKA B., *Mythes et découvertes : le salon littéraire de Madame de Rambouillet dans les lettres des contemporains*, Paris/Seattle/Tübingen, *Papers on French seventeenth century literature*, « Biblio 17 », 1990.
 LEFEBVRE R., *Mersenne et la naissance du mécanisme*, Paris, Vrin, 1943.
 LESGLANDIER J., *Port-Royal insolite : édition critique du « Recueil de choses diverses »*, Paris, Bockstaeck, 1992.
 LOPEL D., *La Plume et l'épée : Montausier : 1610-1690*, Paris/Seattle/Tübingen, *Papers on French seventeenth century literature*, « Biblio 17 », 1987.
 LOUDET C., *Le Paradis des femmes. Women, Salons and Social Stratification in Seventeenth-century France*, Princeton, 1976.
 MACHARD M., *La Politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1925.
 MARSHAL R., *Madame de Lambert et son milieu*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991 (*Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 289).
 MATHI H.-J., *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*, Genève, Droz, 1969.
 MEYER A., *Retraites mondaines. Aspects de la décoration intérieure à Paris au XVII^e siècle*, Paris, Le Promeneur, 1990.
 MOREL-CHANTALAT Ch., *La Clélie de Mademoiselle de Scudéry. De l'épopée à la gazette : un discours féminin de la gloire*, Paris, Champion, 1994.
 PERRIER A., *Fontenelle*, Paris, Plon, 1991.
 PESTANO R., *Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Boivin, 1943 (1980, Shaktine, 1983).

- ROCHE D., *Les Républicains des Lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988.
- SAREIL J., *Les Tencin. Histoire d'une famille au dix-huitième siècle d'après de nombreux documents inédits*, Genève, Droz, 1969.
- STROUP A., *A company of scientists : botany, patronage, and community at the seventeenth-century Parisian Royal Academy of sciences*, Berkeley, University of California Press, 1990.
- TIMMERMANS L., *L'Accès des femmes à la culture (1598-1715)*, Paris, Champion, 1993.
- VIALA A., *Naissance de l'écrivain*, Paris, Minuit, 1985.
- VERNIÈRE P., «La naissance de l'intelligentsia en France», in Ch. Mervaud et S. Menant, dir., *Le Siècle de Voltaire. Hommage à René Pomeau*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1987, II, p. 933-941.
- ZUBER R., «Le Temps des choix, 1630-1660», in J. Mesnard, dir., *Précis de littérature du XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1990.

Classicisme, préciosité et galanterie

Delphine DENIS

Classicisme, préciosité, galanterie : ces trois termes, inégalement mais régulièrement utilisés dans le vocabulaire critique, découpent dans l'histoire littéraire française des territoires aux frontières communes. Leur superposition pour autant ne va pas de soi : nous voudrions précisément en interroger les présupposés et les effets, et tenter de faire le point sur cette complexe corrélation.

Tantôt posées comme étapes préparatoires à la formation de l'idéal classique, tantôt elles informeraient en profondeur par les nouvelles valeurs mondaines dont elles assurent le succès, tantôt utilisées comme repoussoirs nécessaires à la fixation d'une certaine image du « classicisme » du « Grand Siècle », *préciosité* et *galanterie* constituent ainsi un couple aussi légitime que conflictuel. C'est au tournant du siècle, à l'heure où en effet se mettent en place les caractéristiques majeures d'une littérature plus tard qualifiée de *classique*, que l'on peut situer l'émergence d'un « Nouveau Parnasse », *galant* voire *précieux*. Placée sous le signe de la sociabilité des hommes, ouverte à ce public moderne où les femmes semblent occuper le premier rang, modelée par leurs attentes et leurs exigences, cette représentation littéraire marque une étape essentielle dans les reconfigurations successives de la *res literaria*, des « Belles-Lettres » à la « littérature ».

Ces catégories problématiques soulèvent, chacune à leur manière, deux questions essentielles. D'une part, elles signalent l'émergence d'un nouveau modèle culturel placé sous l'égide des femmes, accomplissement du long processus de « civilisation des mœurs » qu'a retracé N. Elias, où la parole amoureuse et le souci de plaire constituent « l'air galant » et instituent l'honnête homme dans ses vertus sociales : une ironie si ce n'est mythique de cette moderne *paideia* pour ses promoteurs, au contraire polémique pour les tenants d'un ordre masculin des valeurs, qui consistait dans ce « raffinement » le scandale d'un monde à l'envers, affadissement des mœurs et des manières, émascation des énergies viriles, dévaluation et inflation des valeurs d'une littérature tombée en quenouilles, offerte à « toutes les plumes », bonnes ou mauvaises – l'expression est de Gabriel Guéret, observateur critique du phénomène.

D'autre part et du même mouvement, elles posent avec acuité la question cruciale de la valeur (des œuvres, des auteurs, des figures clés de la scène sociale), celle aussi de la validité des jugements critiques : celle, en clair, du *prix* des choses et des êtres.